

Christine Escarmant

Saint Jérôme traducteur

*Incipit liber Bresith id est Genesis
In principio creavit deus caelum et terram...*

Le premier livre imprimé de l'histoire fut la Vulgate de Jérôme, Vulgate latine qui était depuis Charlemagne la Bible de l'Occident chrétien. C'est donc une traduction du IV^e siècle qui inaugure l'ouverture de la parole biblique aux nations de la terre, dont la langue vernaculaire (le latin) – appelée « vulgaire » par opposition aux langues « sacrées » des originaux du Livre (l'hébreu, le grec) – consacra finalement son « génie » à faire découvrir la révélation messianique chrétienne. Le rôle éminent de la traduction consistait, en effet, à délivrer le livre divin des sceaux dans lesquels les langues des écrits primitifs l'avaient enlacé, selon les termes métaphoriques de la prophétie d'Isaïe, que Jérôme entreprit de commenter après avoir, vingt ans plus tôt, traduit intégralement l'Ancien Testament de l'hébreu en latin. La mission du traducteur durant les quatre premiers siècles de l'ère chrétienne consistait d'abord, face à l'hérésie juive, à établir la « vérité » et l'authenticité du texte princeps, en comparant les traductions admises par nécessité dans la diaspora juive, puis par usage dans le canon ecclésiastique : les targoum, traductions en araméen, la Septante, traduction grecque alexandrine, les traductions quasi littérales d'hébreu en grec, au nombre de trois, puis les différentes traductions en syriaque, la « vieille Latine », nord-africaine, enfin l'Itala, version italienne établie par les Latins du IV^e siècle.

La vie de Jérôme fut tout entière vouée au sacerdoce de l'écriture, par la traduction. Mais c'est surtout l'invention d'une méthode de traduction inspirée du commentaire, méthode élaborée depuis le temps de ses études à Rome, que cette vie nous enseigne. Traditionnellement, l'entreprise de traduction se fondait sur un strict apprentissage de la grammaire, de

l'orthographe, de la philologie, une solide formation littéraire, une mémorisation constante des textes et la pratique des techniques traditionnelles du commentaire biblique. Il s'agit de comprendre mot par mot, puis verset par verset, techniques qui consistent à savoir découper le texte selon des cercles logiques à l'intérieur du passage concerné, puis vers l'extérieur, selon un réseau d'échos sémantiques, analogiques et thématiques. Ensuite, on procède à l'explication, depuis le sens littéral (*lectio simplex*) jusqu'aux différents sens figurés, en répertoriant d'abord les figures de rhétorique (lecture *per metaphoram*), les similitudes et les divergences entre les explications et les opinions antérieures, pour atteindre enfin, après cette activité intellectuelle héritée des auteurs classiques, la *lectio divina* des Écritures.

Sur cette base, Jérôme conçoit une démarche qui englobera les procédés d'explication en usage à son époque. Il procède à l'étude du lexique, puis effectue une paraphrase du texte, reformulation qui lui permet d'analyser le sens, d'en approcher au plus près et d'amorcer l'explication dans une première prise de distance, tout en exerçant sa propre écriture. Il n'oublie pas la prise en compte du contexte, la pratique du raisonnement qui, à partir d'un extrait très ponctuel, réordonne celui-ci dans un enchaînement d'idées, ni la pratique de la discussion sur la base de questions à résoudre. L'influence d'Origène est ici prépondérante ; dans sa présentation à l'œuvre exégétique de ce dernier, Jérôme identifie trois étapes du commentaire : prise de notes sur les difficultés du texte à traduire (*excerpta*), pratique homélique et dissertation libre (*uolumina*).

Jérôme se trouva aussi contraint de procéder aux révisions des versions latines et grecques déjà intégrées à la liturgie occidentale, afin de corriger les corruptions que des copies successives avaient provoquées, et afin de signaler les différences patentes avec les recensions grecques d'Origène ou de Lucien à partir des Septante. Ce travail de révision allait peu à peu le convaincre que l'Église romaine fondait sa foi sur des erreurs de traduction, faute de pouvoir se référer à la source vive des premières langues qui avaient fixé le verbe d'Elohim. La « Vérité hébraïque » (*hebraica veritas*) s'imposait donc à cet homme originaire de l'Italie encore baignée de paganisme et de culture classique, toute entière adonnée au culte de Cicéron, de Quintilien et de Virgile. Après ses années de formation en Italie auprès du grammairien Donat et des rhétoriciens, il partit pour un long périple en Orient, marqué par des ruptures, des conflits, des tentatives de vie érémitique. Dans le désert de Chalcis, en Syrie, où dans la solitude cet amateur de poésie écrivit l'un des essais littéraires qui émaillent son parcours, il lia son apprentissage de la langue à des exercices ascétiques, discipline corporelle et intellectuelle, tout

en recrutant des copistes et en faisant venir des livres. Puis il décida de s'installer dans une petite communauté de femmes à Bethléem : là, en compagnie de sa bibliothèque, pendant trente-quatre ans, il perfectionna sa connaissance de l'hébreu auprès de Juifs convertis et de rabbins, composa tous ses grands commentaires et traduisit dans son intégralité l'Ancien Testament.

Ce qui fait de Jérôme un précurseur, c'est cette volonté d'authenticité : cette entreprise quasi ethnologique consistant à collecter sources manuscrites et témoignages vivants du monde juif, de sa langue et de ses traditions ; à s'inspirer des lieux mêmes où la Palestine conçut son livre et recueillir, tel un archéologue, les noms de lieux et les noms propres bibliques, pour en donner les sens variés.

Traduire pour Jérôme fut un pénible et long périple de « conduction » de soi au-delà des langues et des écritures, une traversée du monde hébraïque hellénisé au monde latin, passage de l'univers profane gréco-romain à l'univers chrétien et passage de l'univers juif à l'univers messianique chrétien. La traduction, chez Jérôme, est une épreuve dans le sens fort du terme, une preuve constante que traduire, c'est non seulement conduire un savoir par la réflexion et la pratique pédagogique, c'est non seulement une inlassable assimilation des textes que l'érudition et la mémoire fortifient, mais c'est encore séduire de futurs lecteurs par l'orfèvrerie de la langue, la maîtrise de la syntaxe et des choix lexicaux, la force de la conviction oratoire. Jérôme lisait, argumentait, prenait des notes, puis dictait ses traductions. Avant la Vulgate, il s'était « fait la main » en traduisant des auteurs grecs et en révisant le Nouveau Testament latin. Il avait, par ailleurs, examiné les *Hexaples*, magnifique synopse où Origène présentait en six colonnes le texte hébreu et les versions grecques d'Aquila, de Symmaque, des Septante et de Théodotion.

Jérôme fut souvent amené à prendre des décisions courageuses, à innover avec audace, au risque de trahir les habitudes et les écrits officiels, au risque de bousculer les usages et d'encourir de furieuses attaques, sans pour autant mésestimer, bien au contraire, le travail de ses prédécesseurs. Outre les études classiques, la traduction de Jérôme se nourrira sans cesse du commentaire, de l'explication des textes bibliques sur lesquels ses nombreux correspondants, le pape Damase, ses élèves, requéraient de sa part de laborieuses recherches d'une langue à l'autre, d'une version biblique à l'autre. Le commentaire est si profitable à la traduction que Jérôme, dans ses lettres, dans ses lexiques de noms bibliques et dans ses révisions, n'a de cesse d'y recourir pour justifier et cautionner son choix du texte hébreu comme base de son travail, en dépit des vives critiques et des protestations que cette élection,

contraire aux mentalités chrétiennes, provoquèrent. Ainsi, parallèlement à la traduction, Jérôme se livre à un patient travail d'exégèse, conformément d'ailleurs au double sens du mot *interpretor* qui, en latin, signifie autant interpréter que traduire. L'exégèse précède la traduction, la traduction initie à l'exégèse.

Intermédiaire entre deux époques, intermédiaire entre trois langues et leurs versions bibliques respectives, médiateur entre trois cultures et entre deux alliances (l'Ancienne et la Nouvelle), Jérôme est au carrefour de l'histoire qui se noue et se dénoue entre l'Orient et l'Occident. La traduction n'incite-t-elle pas à la diplomatie, quand il faut à la fois défendre ses compétences et sa liberté d'auteur, rassurer les chrétiens qu'il n'y a aucun risque de déviance théologique, convaincre de la validité de ses principes et prouver que les évangélistes eux-mêmes s'étaient trompés dans leur citations et traductions de l'Ancien Testament ? Aussi Jérôme négocie-t-il auprès des ses interlocuteurs le terme qu'il a préféré à tel autre, il explique sans relâche les principes ponctuels qui l'ont amené à trancher. Sans doute semble-t-il parfois peu cohérent, tiraillé qu'il est entre la vérité hébraïque et les nécessités de l'orthodoxie catholique qui le font tantôt récuser les traditions exégétiques rabbiniques, tantôt privilégier les « sens littéral et historique » des Juifs, tantôt encore rejeter « la lettre qui tue » au profit de « l'esprit qui vivifie », pierre d'achoppement et fossé qui séparent à jamais les Pauliniens des hommes de l'Ancienne Loi.

Comment rendre compte de la théorie de la traduction chez Jérôme, dans la mesure où l'occasion et le contexte décident, et que la souplesse exige que l'on ne se fige pas dans des règles préalables ? Certes, on ne peut écarter l'idéologie apologétique qui le motive, et on sent, sous sa plume, qu'il y a bien des termes (comme *almah*, mot décidant, dans Isaïe notamment, du choix chrétien entre « jeune fille » et « vierge ») qui l'incitent à proclamer l'annonce messianique christique dans l'Ancien Testament, malgré un honnête compte rendu de la signification du mot hébreu. Certes, on ne peut éviter de s'égarer dans les concepts théologiques de l'herméneutique chrétienne où Jérôme lui-même est confus, ne distinguant pas toujours clairement entre le sens historique, le sens littéral, les sens allégorique, anagogique, tropologique, autant de niveaux d'interprétation des Écritures qui épiluchent la lettre depuis son sens littéral jusqu'au sens figuré et spirituel que le chrétien projette à rebours dans l'ancienne Loi.

On peut, en revanche, lire attentivement ses commentaires pour observer *in vivo* son exercice de la traduction, et ses lettres où des explications

ponctuelles sur tel verset et des affirmations générales (pas toujours appliquées bien sûr, car pas de traduction sans exception qui n'infirme la règle) donnent une idée des principes qu'il avait adoptés.

Les points abordés concernant les difficultés de traduction sont de plusieurs sortes, et ne diffèrent pas de ceux qui préoccupent les traducteurs d'aujourd'hui. On peut citer, par exemple : le problème des discordances entre les différentes versions grecques, latines et l'original hébreu, les difficultés de choix pour les termes hébreux polysémiques, les erreurs d'identification des caractères hébreux, ainsi que les difficultés de prononciation assez bien répertoriées par notre traducteur ; les termes intraduisibles comme *hosanna*, *alleluya*, *amen*, *maranatha*, qu'il faut conserver intacts, en prenant appui sur Origène; les idiotismes pareillement, qui sont impossibles à traduire tels quels, les termes incompréhensibles, les termes techniques trop spécifiques d'une culture hermétique au monde chrétien et occidental ; les noms propres hébreux dont il faut connaître le sens pour en apprécier les figures ou les jeux de mots ; la poésie de l'hébreu et sa musicalité, avec cette ordonnance parfois si particulière que la version latine en perd tout le suc et le charme ; les signes d'une cantilation disparue (c'est le cas, par exemple, des lettres de l'alphabet qui ouvrent les Psaumes) qu'on ne peut pas reproduire dans la langue d'arrivée, même si Jérôme s'efforce, dans une lettre à Paula, d'en traduire le sens, puis la symbolique, afin de mieux rendre la signification du verset, ou bien encore la critique acerbe des traductions latines trop imprégnées de rhétorique et de maniérismes pseudo-cicéroniens, alors que Jérôme se réclame de la simplicité et de la rusticité de l'hébreu, comme si la civilisation romaine avait tout à apprendre de la « barbarie » orientale.

Les rares passages où Jérôme livre quelques généralités sur la traduction sont ses prologues à ses traductions, notamment celui au livre de Job, et surtout la lettre LVII à Pammachius, intitulée *De optimo genere interpretandi*. On y comprend la raison de ses contradictions, Jérôme pouvant coller à la lettre hébraïque, comme s'en dégager pour s'efforcer d'en trouver un équivalent dans sa propre langue. Répondant à ses critiques qui l'accusaient d'avoir fait œuvre de faussaire dans sa traduction du grec en latin d'un texte du pape Épiphané, Jérôme, en colère, se prononce clairement sur ses principes de traduction. Il confesse tout haut qu'il privilégie l'idée (*sensum* ou *sententia*, « sentiment de la signification ») au détriment du mot (*verbum*), tout en remarquant que la traduction littérale doit être réservée aux saintes Écritures, « où l'ordre des mots est parfois un mystère ». Il se réclame ici de ses maîtres latins, tel Cicéron qu'il cite à propos de sa traduction des discours

d'Eschine et de Démosthène : « Or, je ne les ai pas rendus en simple traducteur, mais en écrivain, respectant leurs phrases, avec les figures de mots ou de pensées, usant toutefois de termes adaptés à nos habitudes latines. Je n'ai donc pas jugé nécessaire d'y rendre chaque mot par un mot; pourtant, quant au génie de tous les mots et à leur valeur, je les ai conservés. J'ai cru, en effet, que ce qui importait au lecteur, c'était de lui offrir non pas le même nombre, mais, pour ainsi dire, le même poids. » Et Jérôme d'ajouter que la traduction est un rude combat entre deux langues, et qu'il y a toujours une infidélité dont le traducteur doit endosser la responsabilité. Jérôme, lui, opte pour le sens, l'idée, termes vagues peut-être, mais qui indiquent sa quête du lien entre les langues et sa recherche assidue de la meilleure réception dans la langue d'accueil. La traduction de Jérôme reste avant tout œuvre d'écriture, travail sur la langue, et réflexion sur la méthode. Saint patron des traducteurs, Jérôme est davantage un modèle de conduite intellectuelle, en prise avec le monde, qu'un homme silencieux retiré dans son ermitage, tel que Dürer l'a fixé pour la postérité.